

**LA STORIA** de Luigi Comencini. Film italien, avec Claudia Cardinale, Lambert Wilson, Francisco Rabal, Andréa Spada, Antonio Degli Schiavi, Fiorenzo Fiorentini, Tobias Hoesl, Victor Poletti. Durée : 2 h 30.

Âgé de trente ans en 1946, Comencini tourne ce qu'on peut légitimement considérer comme son premier film, *Bambini in città* alors que le coup d'envoi de l'épopée néoréaliste est déjà donné. Il lui faut alors attendre deux ans pour trouver la possibilité de tourner un second film, *Proibito rubare*. Les deux films, réalisés dans le sillage de l'immense succès obtenu par le *Sciuscia* de Vittorio de Sica n'en sont pas pour autant des productions opportunistes. Déjà, le souci d'étudier autant que celui de contempler le visage de l'enfance s'y manifeste clairement et l'on sait que cette finesse d'observation liée à un certain attendrissement de bon aloi sera la constante majeure d'une œuvre certes commerciale, mais moralement et esthétiquement cohérente.

Dès 1949, Comencini s'embarque pour une carrière de réalisateur habile à maîtriser les genres les plus divers et dès lors, il abandonne toute ambition de rivaliser avec les champions du néoréalisme, ce qui se révèle une décision raisonnable si l'on songe que le romanesque sous toutes ses formes s'installe alors en despote, et définitivement, sur les plateaux de Cinecittà.

Mais la nostalgie des coups d'éclat de l'après-guerre se fait sans doute tenace chez le cinéaste qui n'a pas connu l'ivresse de la découverte de la rue, ni celle de reconstituer, dans la hâte et dans la pénurie fiévreuse, les bouleversements citadins dus à la guerre.

#### UNE STORIA COMENCINIENNE

Quarante ans après, il semble que l'adaptation du roman d'Eisa Morante fournisse à Comencini l'occasion idéale qui puisse à la fois satisfaire son profond intérêt pour l'enfance et son désir de revenir aux sources d'un cinéma dont il a été l'un des créateurs les plus prolifiques.

*La Storia* est, en effet, splendidement «comencinienne» si on la considère du point de vue du personnage d'Usepe, l'enfant né du viol d'une institutrice juive par un soldat allemand en 1940, dont la conscience s'éveille dans les fureurs des années de guerre et qui meurt, victime tardive et indirecte du conflit mondial, quand le monde s'efforce d'oublier la tragédie qu'il vient de vivre et de tirer tout le profit qu'il peut de ses retombées.

Copieuse adaptation télévisuelle d'une durée de plus de quatre heures, *La Storia*, vue intégralement, bénéficie de cette durée exceptionnellement longue et pallie ses défauts par la connaissance privilégiée qu'elle nous donne des personnages en question. Comencini joue des archétypes et des conventions du film de guerre, et plus particulièrement des manières de dire du film néoréaliste, qui était loin d'avoir le strict caractère documentaire qu'on peut imaginer aujourd'hui.

En choisissant de confier le personnage de l'institutrice à une star, il ne fait, ne l'oublions pas, que suivre l'exemple historique de Rossellini donnant à la Magnani (qui avait déjà tourné une quinzaine de films) le principal rôle féminin de *Rome ville ouverte*.

#### UN RACCOURCISSEMENT INOCCASIONNEL

La Cardinale n'a certes pas la dimension d'une figure romaine emblématique, mais elle rend merveilleusement sensible l'usure lente et irrémédiable de la force qui l'anime et qui est à la fois faite/ d'ignorance, de résignation et d'un irrépressible appétit de vivre. Tant et si bien que l'adaptation longue de *La Storia* emporte l'adhésion, le maniérisme et les artifices accumulés (ceux de la reconstitution en studio de la Rome des années 1940, entre autres) finissant par trouver leur vérité propre, par créer une réalité seconde à laquelle nous nous habituons et qu'il n'y a bientôt plus de raison de mettre en doute.

La version présentée en salle ne comporte malheureusement que deux heures et trente minutes du film tel que nous l'avons vu au dernier Festival de Venise. Ce raccourcissement inopportun ne peut que nuire à la cohérence d'une œuvre qui n'a visiblement pas été conçue pour être ainsi présentée à la carte et au menu, à la table du riche (qui se trouve pour une fois être celle du téléspectateur) et à celle du pauvre (le cinéma devenant le cousin nécessaire de la télévision).

*La Storia* n'est victorieuse de ses faiblesses et de ses insuffisances que par ses insistances, ses redites, la familiarité que le cinéaste a la possibilité d'établir entre son public et le monde qu'il met sur pied avec une obstination rabâcheuse. Amputée, il est évident qu'elle ne trouve plus son équilibre. Il reste que la performance de Claudia Cardinale vaut d'être vue et applaudie.